

L'OUVRIER METALLURGISTE

Organe Mensuel de la Fédération Française des Syndicats de la Métallurgie et Parties Similaires (C.F.T.C.)
Rédaction-Administration : 28, Place Saint-Georges, PARIS (IX^e) — Téléph. : TRUDAIN 52-20

partir



Il faut partir. Il faut une fois l'an changer de décor s'évader du paysage quotidien. Oublier la monotonie des jours habituels, et se donner l'illusion d'être un autre homme dans un autre lieu.

Nécessité des Départs

Il faut partir !

Si peu longtemps que ce soit, et si peu loin, il faut, à un moment venu de l'année, changer d'air, de décor ; échapper à la vie quotidienne, aux usages coutumiers, aux routines, à tout ce qui fait notre habitude de vivre.

Il faut partir !

Pour soi-même, pour les siens, il faut chercher autre part une passagère raison de vivre, et de vivre autrement.

Les congés, sont une sorte de cure de désintoxication physique et mentale nécessaire à notre équilibre.

Au bout de l'année laborieuse, lourde de tous les soucis, de toutes les inquiétudes, de toutes les fatigues, l'esprit et le corps ont besoin de détente.

... De détente, encore plus peut-être que de repos proprement dit.

Aller loin ? A la montagne, à la mer, à la campagne ? Oui, si l'on peut. Mais c'est cher ces buts parfois lointains, et la famille, la vraie, pas celle à deux, et qui veut rester à deux, la famille à trois, à cinq, à six, la famille nombreuse ouvrière ne peut pas toujours se payer le luxe de déplacements onéreux.

Mais si les colonies de vacances peuvent se charger de la plupart des enfants, que les cinémas, que les parents organisent pour eux-mêmes, un séjour loin de la ville, loin de tout ce qu'ils connaissent trop.

Car on ne vit pas impunément toute une année dans l'atmosphère déprimante des cités industrielles sans que pèse sur soi le poids de toutes les journées harassantes où le repos qui les sépare n'est en somme qu'un insuffisant répit.

Il faut partir !

Se gaver de renouveau, savoir que d'autres vivent ailleurs une autre vie, échapper à l'emprise qui étouffe tout dans son état. Loin ou non, il faut un jour prendre ses valises, fermer sa porte à clé, et s'en aller.

Car c'est une erreur de penser que les vacances ont le repos pour seul synonyme. C'est une erreur de penser que quinze jours de chômage chez soi, parmi le vieux décor habituel, rendent à l'homme ce que l'année laborieuse lui a dépensé d'énergies.

Bientôt vient l'ennui et son cortège d'angoisses-douceurs dont pâtit la maisonnée. On sort avec l'espérance de trouver du nouveau sur son chemin. Et c'est la route coutumière qu'on retrouve avec ses usages coutumiers et ses maisons pareilles, et les gens semblables toujours aimables, mais dont l'ambition même est monotone, ou toujours maussade. Où aller ? Nulle part. Que faire ? Le sait-on. On s'ennuie.

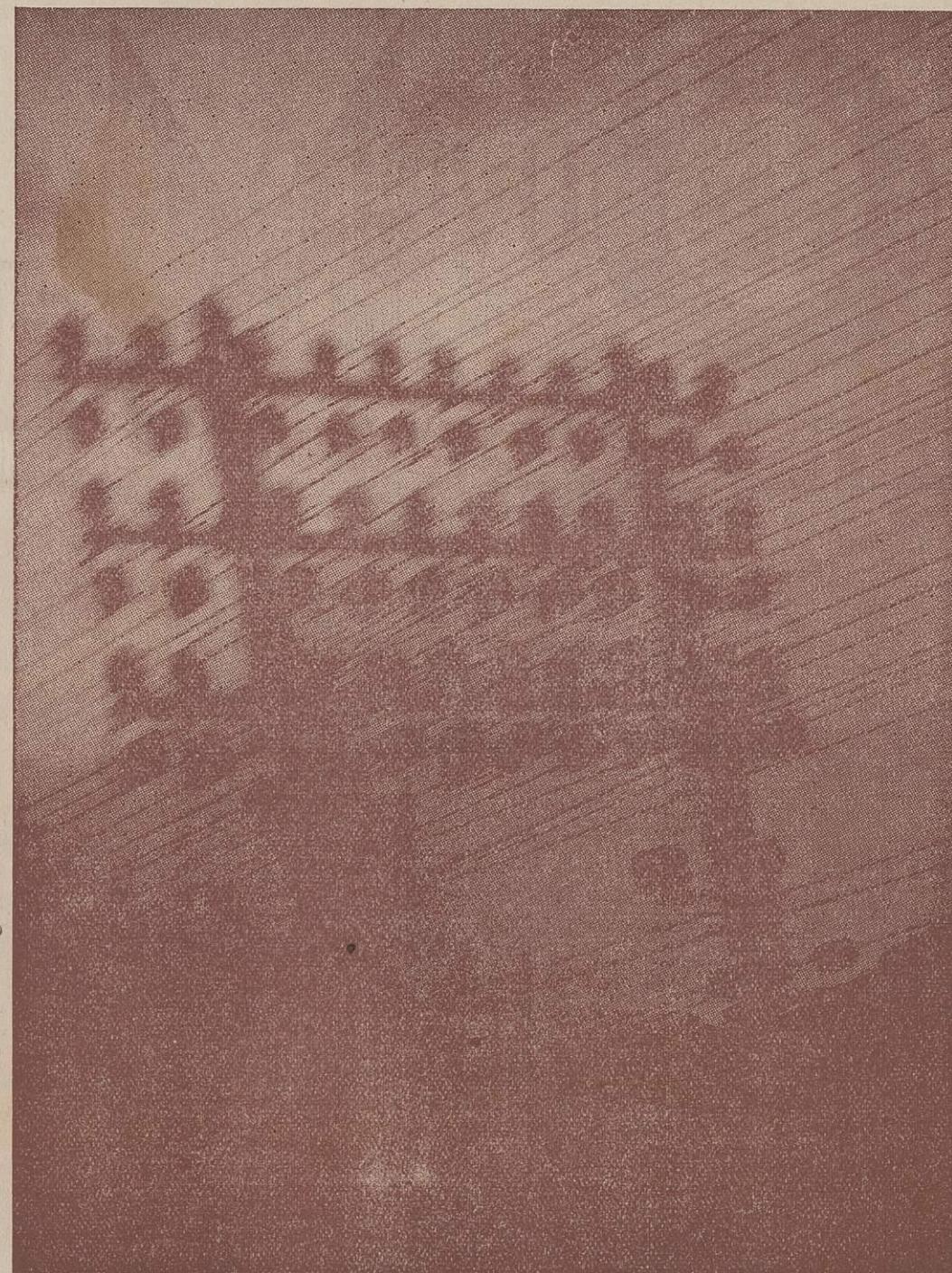
Et l'ennui est le commencement de la fatigue.

Je sais bien qu'il est aisé de donner ce conseil : partir.

Je sais aussi que, pour d'aucuns, il ne constitue qu'un beau rêve irréalisable. Même, à quelques lieues, un déplacement familial d'une quinzaine dépasse les moyens pécuniaires de la famille. Et l'année fut trop courte pour économiser assez...

Ah, les objections terribles et trop réelles contre lesquelles, hélas, ma plume est sans ressource ! Que faire ? Et d'abord, y a-t-il quelque chose à faire ?

On a inventé les congés payés. Et il en est pour affirmer sans rire que ce fut là une



favreux extraordinaire, dont jouit la classe ouvrière.

Allons donc ! Est-ce que les congés payés n'auraient pas dû être inventés en même temps que le travail ?

Il faut maintenant découvrir le moyen qui permettra à toutes les familles laborieuses, de profiter de ces congés.

Et tout de même, cela doit bien être possible !

UN CONTE ? PEUT-ÊTRE...

Il avait réussi. Le fils du « métallo », inconscient des sacrifices familiaux qui l'avaient hissé là où les siens et lui-même avaient rêvé qu'il fût, pouvait maintenant mettre sur ses cartes son titre d'ingénieur. Il avait réussi.

Entre la génération paternelle d'humble ouvrier attaché à sa tâche quotidienne et la sienne aux larges ambitions, un fossé s'était creusé peu à peu. Le père et le fils ne se comprenaient plus.

Il advint un jour que le fils eût honte du père, de la maison modeste et qu'il renia tout cela.

Le jour où il partit pour la capitale, appelé à un poste de choix, il éprouva une sorte de lâche soulagement lorsque le train le libéra de tous ses souvenirs et le père était encore sur le quai, faisant un inutile au revoir, que le jeune homme s'était installé dans son compartiment de première classe, refusant de regarder sa ville qui s'en allait.

Il allait y revenir le moins souvent possible.

Parce que, maintenant, il avait une autre ambition : le beau mariage, l'union riche qui lui permettrait toutes les victoires et

l'autoriserait à envisager tous les sommets humains.

Parce qu'aussi son père avait toujours rêvé de l'unir à la fille d'un de ses vieux compagnons, devenue aujourd'hui institutrice. Et que le père continuait de souhaiter cette union. Il lui en parlait parfois avec timidité dans ses lettres. Et lui, le garçon indépendant, qui avait décidé de mener sa vie à sa guise, ne voulait point entendre parler de ce mariage ouvrier qui ne le méritait à rien.

Enfin il crut avoir trouvé sa voie un soir après avoir dansé quelques tangos dans un cabaret de luxe, avec une élégante jeune femme qui parlait français avec un rien d'accent étranger et se disait de noble souche.

Les choses n'en restèrent point là. Bientôt, il fut question entre les deux jeunes gens, de fiançailles. On prit date et lui, préférant que c'était plus moderne, fit approuver le projet secret de célébrer cela dans l'intimité, en tête à tête, sur les banquettes d'un quelconque restaurant.

(Voir la suite page 8.)

Départs... en Vacances

(Réflexions d'un Voyageur)

par Jean PÉRÈS

14 juillet 1939, 4 h. 45,

Les vicissitudes, les exigences de ma vie de militant syndicaliste m'ont fait quitter Paris le 13 juillet au soir et je viens de débarquer à une heure matinale sur un quai de Toulouse-Matabiau. Ah ! mes amis, quel monde ! Certes, il y en avait hier dans les gares parisiennes, il y en avait même dans le train qui était archi-bondé, mais les quais de Toulouse-Matabiau offrent un spectacle que je crois unique !

Inutile d'essayer de le décrire, j'en suis incapable, une seule chose m'a frappé : le caractère nettement marqué de départs en vacances, en congés payés, de familles entières. Père, mère, enfants chiens, oiseaux, valises, cannes à pêche, vélos, tout cela s'entasse, l'on se demande comment les trains de la S. N. C. F. seront capables d'embarquer cet ensemble et de le conduire, sans encombre, à destination ! C'est un beau tour de force qui est tout à l'honneur de nos camarades cheminots !

**

Mais voici que ce spectacle me suggère quelques réflexions que je me permets de livrer aux lecteurs de notre cher « Ouvrier Métallurgiste ».

Ces hommes, travailleurs du bureau, de l'atelier, de l'usine, du chantier, ont fait des projets pour l'utilisation « à plein » de ces journées de détente. J'évoque les longs conciliabules autour de la table de famille : chacun apporte son idée : magnifique randonnée en vélo, superbe partie de pêche, excursion à un site renommé. Visite à tel camarade resté au pays et possédant dans sa cave soit un vin de qualité, soit un de ces vieux armagnacs, dont seuls ou à peu près, les originaires du pays (que Dieu me pardonne d'en être) savent apprécier la valeur... Ces projets longtemps caressés, vécus en pensée, vont devenir réalité et sur le quai du départ, chacun délecte, à l'avance, les joies qu'il va savourer. Impossible de se tromper : les regards, les exclamations, souvent en langue d'oc, sont un témoignage vivant qu'il suffit d'enregistrer.

**

Ce spectacle provoque en moi une joie profonde mais incomplète. Je suis heureux du bonheur qui s'exprime, encore que j'en connaisse toute la fragilité, mais une pensée me poursuit, m'obsède, je ne résiste pas à son insistance et vous la livre : je crains que ces hommes, où du moins un trop grand nombre d'entre eux n'utilisent ces jours de vacances payées, à satisfaire certains besoins, d'ailleurs légitimes, soit de détente physique, soit de curiosité et négligent ce que je persiste à considérer comme le principal : leur formation intellectuelle, morale et spirituelle !

Oh ! certes, quelques-uns emportent de quoi lire ! Mais quand, par hasard, mes regards tombent sur le titre du journal ou du livre, il est rare que je puisse penser que cette lecture meublera leur cerveau, enrichira leur esprit, développera leur personnalité, le plus souvent, hélas ! ce sera le contraire.

**

Les travailleurs seront-ils donc toujours et par une sorte de fatalité des êtres inférieurs, incapables d'appliquer leur intelligence à tirer du complexe humain, corps et esprit, autre chose que des satisfactions, non négligeables, du corps, et dédaignant celles de l'esprit ? Je ne le crois pas et voici ce qui justifie ma conviction.

15 juillet 1939, 21 heures.

Ces mêmes quais de Toulouse où je repasse rentrant cette fois sur Paris. Je vais rejoindre, dans la grande banlieue un bon groupe de camarades qui, à l'exemple de ceux que je viens de quitter à Béziers, à l'exemple aussi de ceux du Sud-Ouest, de Bretagne et de l'Est, viennent de passer trois journées consacrées à des études collectives. Le pont du 14 juillet a été utilisé par eux à plein, plus spécialement pour leur formation intellectuelle, morale et sociale, mais ils n'ont pas négligé pour autant les joies du corps ! Entre les séances d'études, il y eut aussi des séances de chant, de jeux de boules (Béziers), des exercices nocturnes un peu bruyants (Saint-Gildas) et à Dijon, Bordeaux et Bierville de l'entraînement, de la gaieté, de la bonne humeur.

L'effort de ces camarades et de tous leurs pareils me console et me laisse espérer un redressement que, depuis toujours, je crois indispensable.

Ah ! comme ils ont raison les animateurs des sessions d'études et des Ecoles Normales Ouvrières, de même que les rédacteurs et propagandistes de la presse ouvrière chrétienne ! Combien est utile aussi le concours de tous ceux : moralistes, historiens, juristes, économistes qui, par la plume ou la parole, dans le journal, la revue, le livre, les cours des journées d'études, donnent, généreusement, un enseignement dont tous les jours j'apprécie davantage la valeur et l'impérieuse nécessité !

Honneur à ces hommes dont le métier est d'enseigner et qui estiment que les connaissances qu'ils ont acquises ne doivent pas seulement être réservées aux jeunes élèves des collèges et facultés, mais qu'ils doivent aussi en faire profiter les militants du mouvement ouvrier chrétien !

Encore faut-il que dans nos milieux cette préoccupation de « la formation » pénètre davantage. Un immense effort est fait par la Centrale Confédérale, il faut entreprendre



Croquis de Jean PÉRÈS

par notre dessinateur PLUS

dans chaque cellule du mouvement, syndicat, union locale ou départementale, un effort correspondant ; il dépend des militants qu'il soit tenté et réalisé.

S'il en est ainsi, alors il y aura quelque chose de changé dans notre monde du travail. L'existence de personnalités équilibrées dont le nombre ira sans cesse en augmentant, assurera un rayonnement toujours plus grand de notre mouvement et par lui de notre idéal.

Allons, tous à l'œuvre pour que l'an prochain une étape importante soit réalisée dans le domaine de la formation !

A Lormoy avec les professeurs de l'E. N. O.

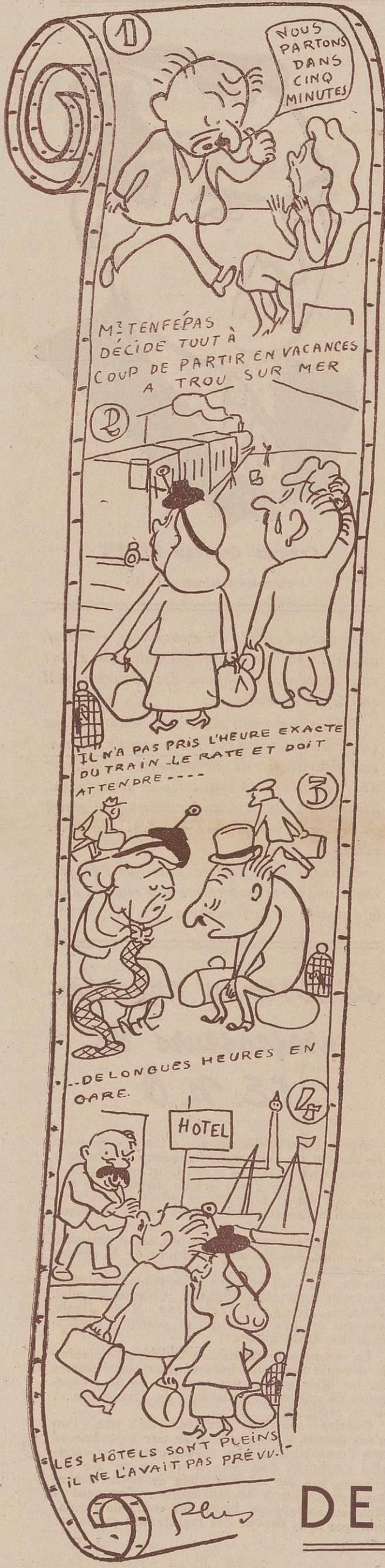
Après Pasteur déclarant : « Un peu de science éloigne de Dieu mais beaucoup y ramène », nous pourrions dire à notre tour, qu'un peu de formation reçue d'une oreille distraite ne saurait intéresser, mais qu'un effort résolu d'attention attire irrésistiblement vers la formation.

Le désir de savoir éveille une saine curiosité, et il n'est pas un des auditeurs de la session intensive de l'Ecole Normale Ouvrière Confédérale, qui n'ait éprouvé ce sentiment en écoutant nos amis Paul Vignaux, Charles Blondel, François Henry, H. Leroy-Jay, Henri Denis, exposer les problèmes qui se posent à l'attention des syndicalistes.

La compétence postule le savoir, et de celui-ci découle l'autorité qui conquiert les hommes en les libérant des démagogues et des bourreurs de crânes, spéculateurs de l'ignorance et de la crédulité.

Ouvrier métallo, souviens-toi que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même et que l'émancipation des travailleurs, leur capacité syndicale, doit être notre œuvre. Ne gémissons pas sur les difficultés de notre temps, employons-nous à les surmonter. Comment ? Mais en suivant cet hiver, les cours de formation que nous devons dès maintenant préparer.

J. B.



HEURS...

Vacances ! on part, la joie est unanime, les enfants rêvent de trempettes dans les mares que laisse l'océan lorsqu'il daigne se retirer.

Pendant quinze jours, peut-être moins, peut-être plus, oh ! pas tellement plus, la famille entière va jouir du repos, du grand air. Elle va se revivifier.

Mais il faut partir.

Partir ! Que ce mot pose de problèmes qu'il faut résoudre.

C'est le lieu où l'on ira qu'on devra choisir au mieux de la santé commune. C'est l'heure du train qu'il faudra déterminer de telle façon que les plus jeunes ne souffrent pas trop des chaleurs excessives qui règnent dans certains trains qui furent trop longtemps exposés au soleil.

Et puis, il faut faire ses malles. Ne rien oublier qui soit essentiel. Mais ne rien emporter qui soit superflu.

Le jour du départ, il convient d'être à la gare bien avant que le train démarre afin de pouvoir choisir les meilleures places.

Le mieux est de louer et ce n'est pas tellement cher payer la tranquillité d'avoir sa place assurée.

On part ! Que le voyage alors soit sans histoire. Le chef de famille saura le nombre de paquets qu'il emporte afin de n'en point oublier.

Et voici le but, le lieu du repos. Que ce soit vraiment un lieu de repos.

Que la maman surtout n'ait pas davantage de travail, qu'en période ordinaire de l'année.

Il y aura des avatars sans doute. Qu'ils ne nuisent jamais à la bonne humeur générale. La joie commune est, en effet, le bien principal des vacances.

MALHEURS...

Car il y a des avatars. Et souvent on ne saurait les reprocher qu'à soi-même. C'est l'endroit et la maison où l'on ira qui sont mal choisis. On ne s'est pas assez documenté. On a trop cru de bonnes gens... qui se sont bien gardées d'y retourner.

C'est l'horaire qui est mal choisi ; les correspondances qui... ne correspondent pas. Des malles faites trop vite et mal faites. On y empile tout. On n'y retrouve plus rien.

On part trop tard avec la crainte insupportable de manquer le train... comme s'il ne devait plus y avoir jamais d'autres trains. On arrive à la gare. Il faut faire longuement la queue pour avoir ses billets. Et quand on les a, au prix de quelles impatiences, on s'aperçoit soudain qu'il en manque un... ou qu'on l'a égaré.

Dans le train où l'on s'est casé plutôt mal que bien, on perd un paquet. Quand le contrôleur passe, c'est tout un drame pour retrouver les billets. On s'énerve, et la mauvaise humeur fait partie du voyage.

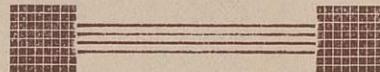
A l'arrivée on se perd dans la ville, et c'est la nuit qui vient. On mettra une heure avant de se retrouver... Et finalement il faudra se coucher sans dîner. Comme on a loué une maison, c'est le poêle qui fonctionne mal, il fume. La maman a toutes les peines du monde à l'allumer. Et puis, voilà-t-il pas qu'il manque une chaussure de plage à la fille cadette. On a aussi oublié un maillot de laine...

Mais tout s'arrangera bien, et plus vite qu'on le croit. Et les vraies vacances commenceront. Seulement un peu plus tard, voilà tout. Lorsque tout le monde enfin s'y sera retrouvé.



DES VACANCES

SUR LE RAIL



Vivent les vacances ! Ah ! oui, pas volé !

Les gosses ont reçu leurs prix, la mère est lasse du fourneau, et moi du tour ! La nichée a besoin d'air. Ouvrons les voiles, et en route !

En route vers le soleil, les pins, le sable chaud, la mer bleue, le vent du large. Ouf ! nous voilà dans le train, bousculant de nos bagages surveillants et contrôleurs...

Nous roulons... J'ai « tombé » la veste, cassé la croûte en famille, lu le crime du jour et l'arrivée du « Tour de France », bâillé, tiré en arrière le petit, qui jouait avec la serrure de la portière... Et puis, moi aussi, j'ai collé le nez à la vitre, pour voir les arbres, les fermes, le rail...

Des rires joyeux d'enfants passent en éclair. Une garde-barrière nous sourit du seuil de sa maisonnette... Et je rêve... au bonheur que je n'ai pas eu.

J'ai failli, oui, être employé de chemin de fer. Je me souviens d'avoir passé un examen devant des Messieurs, qui m'ont dit que j'avais de l'étoffe... Et puis, j'ai attendu des mois. On m'a offert alors une place en usine. Je l'ai prise en attendant, et j'y suis resté.

Mais la nostalgie me gagne. En ont-ils un chic métier, le mécanicien, le chef de train, le contrôleur, qui voient chaque jour ces paysages qui m'enchantent. Voilà des copains qui ne sentent pas le mois !

Et l'aiguilleur qui tue les heures dans sa tour à inspecter l'horizon ; le cantonnier qui salue de la pelle et qui vous a une mine de paysan vivant au grand air des champs ; ... le chef de gare, impeccable sous sa casquette galonnée, qui m'a toujours l'air d'attendre l'arrivée du Président de la République ; le brigadier de manœuvre qui joue de la trompe du matin au soir pour commander à ses bonshommes...

Plein air, santé et vie ! Ah ! oui, le chic métier !

« Tiens, maman, va conduire les gosses au bain. Moi je remonte au pays ».

Et seul, je pars vers la gare. Le chemin contourne un triage. Une fumée noire monte lentement vers le ciel bleu. Un monstre gris est là au repos, sur la voie. Deux figures noircies émergent de l'abri. C'est l'heure du casse-croûte, de la « coupure ».

J'aborde les hommes, comme un journaliste en mal d'interview. On cause. Le cambouis, ça me connaît aussi. On est vite devenu copains et on parle métier : « bouffer des kilomètres », rouler quand tout le monde dort, coucher une nuit sur deux dans un drap-sac, manger froid, s'endimancher dix fois par an, voir les enfants plus souvent au lit qu'à table...

Je dois avoir l'air ahuri, car l'autre compagnon arrête l'avalanche. « T'es bien content de l'avoir, ta machine ! Si on te l'enlevait pour la passer à un moins « plaigneur », t'aurais l'air malheureux d'un type qu'aurait perdu sa femme. Pas vrai ! » Le « plaigneur » sourit. Il est touché ! Moi aussi... et je pars chercher d'autres émotions.

Je dépasse une équipe de la voie, des retourneurs de ballast en plein travail. Ce n'est pas le moment de les aborder. Je me rappelle alors une nouvelle lue il y a quelques mois : un matin brumeux du dernier hiver, un rapide surgit tout d'un coup, trouant le brouillard et fauchant dix hommes d'un seul tour de roue...

Et j'arrive à un passage à niveau... fermé. Belle occasion de bavarder avec la garde, une travailleuse à domicile qui fait ses 15 heures par jour pour 300 francs par mois, tout en élevant 5 enfants. Son mari, cantonnier le jour, assure la manœuvre des barrières la nuit. Les deux salaires réunis permettent tout juste de joindre les deux bouts.

Pendant que je tapote les joues du petit monde joyeux et propre qui remplit l'étroit enclos du poste, je vois la brave femme défendre avec calme les barrières contre un chauffeur d'autocar vociférant, qui a trois-quarts d'heure de retard à rattraper.

Le calme revenu, j'apprends que les enfants sont nés chacun dans un coin de France différent, au hasard des mutations du mari, un peu comme chez les bateliers. J'apprends que le dernier déplacement est dû à cette fameuse coordination des transports, qui aurait surtout consisté jusqu'ici, m'a-t-on dit, à fermer des lignes de chemins de fer et à subventionner des services routiers déficitaires.

Mais je ne veux pas passer pour bavard et je prends congé de mon interlocutrice. Je croise un aiguilleur qui sort de sa cabine. « Firmin est recalé », lance-t-il à la garde-barrière. J'ai sans doute un petit air de famille qui le met en confiance, car nous voilà liant conversation. Il me raconte que ce Firmin, un aiguilleur comme lui, vient de passer à 50 ans un examen psychotechnique. On a constaté, sans qu'il s'en doutât, le brave homme, qu'il était devenu inapte à des fonctions qu'il exerçait depuis plus de 20 ans. Il finira sa carrière de cheminot à pousser des bagages, comme un débutant.

Pour comble de malheur, son fils, l'aîné de trois enfants, qui était depuis deux ans apprenti aiguilleur au Réseau, vient d'être licencié par raison d'économie.

Je sens mon compagnon de route tout ému de voir deux vies désorientées d'un coup au foyer d'un camarade qu'il estime, « un chic type », souligne-t-il, toujours prêt à rendre service et dévoué comme pas un à son syndicat, à la Mutuelle, à l'Orphelinat. Faut pas le laisser tomber, on s'occupera de lui ».

Braves coeurs que ces cheminots ! Le métier a créé entre eux des liens de fraternité, un véritable esprit de corps dont on m'avait souvent parlé et que je viens, pour ainsi dire, de toucher du doigt

Assis sur le sable, face au large, ces rencontres d'hier me reviennent en mémoire. Je me sens plus proche de ces hommes, de ces femmes, souvent mal connus et que la fausse curiosité du fonctionnalisme semble parfois séparer de nos métallos.

Mon congé fini, c'est avec moins de regret qu'autrefois, que j'ai pris le train du retour, sans doute parce que je confiais pour quelques heures ma vie et celle des miens à ces bons gardiens que sont les travailleurs du rail.

Moi si placide à l'ordinaire, je me suis surpris à rabrouer violemment un monsieur au verbe haut. L'homme, un courtier en bestiaux, avait traité de fainéant l'employé de guichet qui n'avait pas pu, dans la bousculade des grands départs, servir à la minute la foule impatiente des voyageurs affolés par l'heure et répondre de mémoire à toutes les interpellations sur les horaires.

Et la Providence me comble puisque je rencontre, dans le train qui nous ramène vers Paris, un de mes camarades de travail, cheminot qu'on a envoyé d'office dans une usine de guerre, à 400 kilomètres de sa résidence.

Cheminots mes frères, vous vous êtes conquis une sympathie de plus en déroulant devant moi votre simple vie de tous les jours, mais combien pleine et riche de sens.

Nous resterons amis, n'est-ce pas ?

LE MÉTALLO EN VACANCES.

A L'OUEST.— Les splendeurs naturelles ne manquent point.

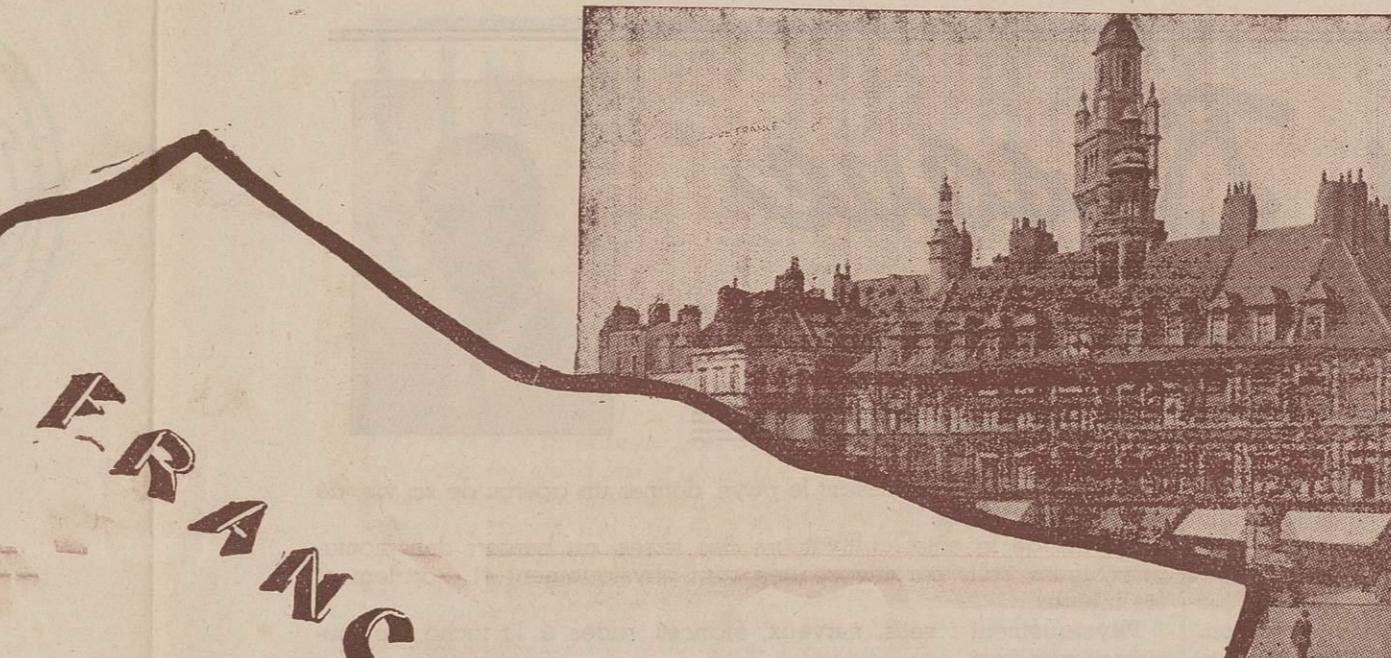
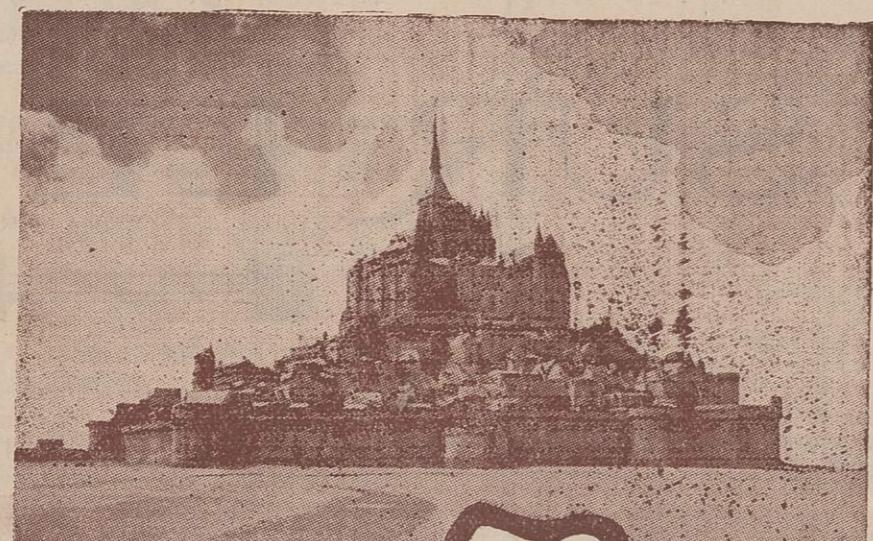
Les plages y sont nombreuses et familiales.

De nombreuses cités historiques s'y dévoient qu'on visitera toujours avec un grand plaisir artistique.

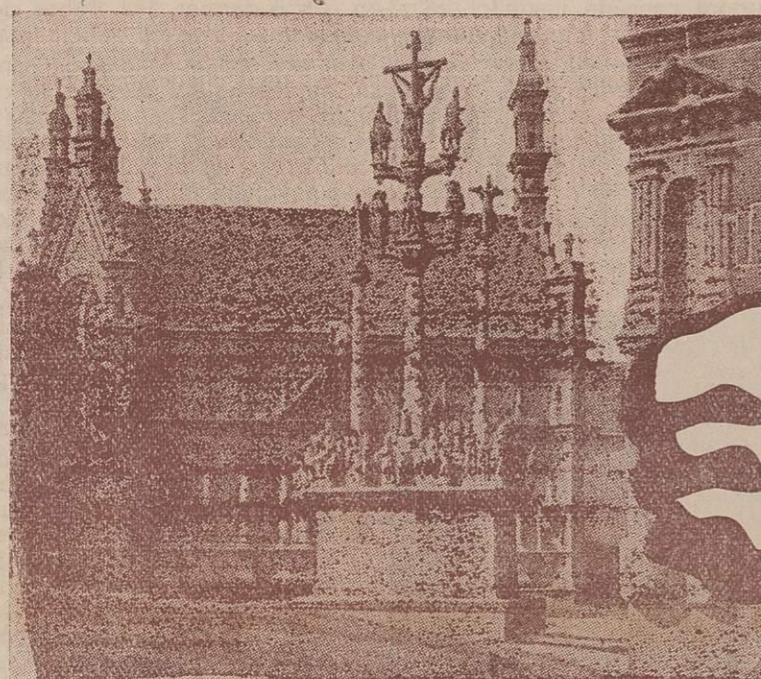
A l'intérieur des terres, la fraîche campagne bretonne et normande se pare au temps des vacances d'une magnifique verdure.

On y retrouve le calme et la douceur des repos apaisants.

L'Île de France retiendra l'attention avec ses châteaux, ses rivières aux bords charmants et des plages qui pour être parfois artificielles, n'en permettent pas moins des ébats nautiques qui ne lez cèdent en rien aux joies que peut procurer la côte marine.



FRANCE LA DOUCE



AU SUD-OUEST.

C'est la côte uniforme au bord des lanses qui sentent bien le sapin. Pays plat où les cyclistes s'en donneront à cœur joie. Et puis, c'est, après Arcachon, Biarritz que sa réputation de plage à la mode n'a pas trop discrédité encore et où les familles modestes peuvent encore trouver quelque asile.

Voici les Pyrénées, émouvant mur de granit entre les deux pays basques.

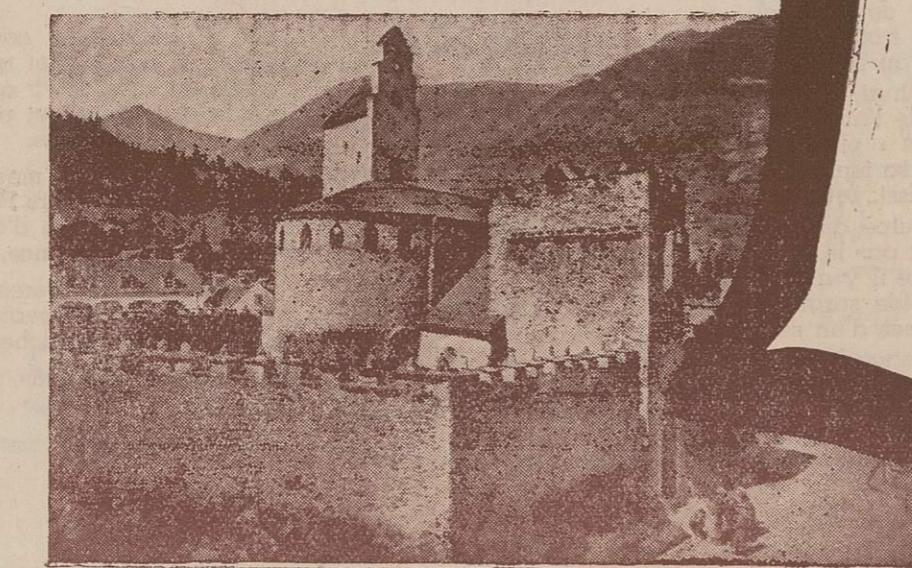
Evoquons aussi

Lourdes, que tous les touristes de la région doivent connaître; Lourdes, l'une des capitales spirituelles du monde, où ceux de la C. F. T. C. découvriront ou redécouvriront une atmosphère en rapport avec leurs plus intimes aspirations.

Et puis, nous reviendrons à Bordeaux, la capitale du Sud-Ouest, dont la réputation est universelle:

Et comment ne pas marquer pour nos lecteurs que la XXXI^e session des Semaines Sociales se tient à Bordeaux pour y étudier le problème des classes, et, signe distinctif auquel le sujet et la ville ne sont pas étrangers, c'est l'affluence considérable de semainiers.

Bordeaux, ville attrayante, que tant de gens ont désiré connaître.



Au temps où l'Italie était encore la sœur latine, Gabriele d'Annunzio pouvait écrire en une très belle poésie que sans la France, le monde serait vide.

Si ce peut être vrai de tous les pays, on peut admettre sans faire montre d'un chauvinisme exaspérant, que le poète italien avait raison et que le monde, si la France n'existe pas, ne serait peut-être pas ce qu'il est. Entendons par là qu'il serait vraisemblablement pire. Douce France, dénommait-on dès le fond des âges, ce pays aux bords des mers où tant de douceurs s'unissaient naturellement à tant de grandeurs pour que l'homme soit plus heureux et peut-être meilleur.

DOUCÉ France ! ce pays que l'étranger aspire à connaître et que nous envierons ceux qui ne nous aiment guère, est, en vérité, une sorte de résumé de cette règle moyenne des choses où se tient la félicité.

Non le climat, jamais excessif, ni les paysages, dont les plus grandioses ne dépassent jamais le sens de l'homme, n'ont débordé hors des règles normales de l'humanité. Rien ne choque du décor ni de la vie. Nos champs ont la calme douceur des horizons de paix, nous avons des côtes où s'abritent des centaines de villages de pêcheurs, si pittoresques, si coquets que tous les peintres du monde les ont pris comme modèle.

Qui dira la nostalgie, aux soirs adoucis de nos étés, des rêveries sur le bord de nos fleuves et de nos rivières ? Au surplus, l'amateur des fritures longuement achetées de maintes patientes, a-t-il, de surcroît, le bénéfice de pêcher son déjeuner, cependant qu'une enfance toujours joyeuse s'ébat parmi les près dans l'herbe à la couleur que devaient avoir les champs du paradis terrestre.

Evoquons aussi nos forêts nombreuses où il semble parfois que s'abritent encore les bonnes fées. N'allons nous point au bord d'une clairière, retrouver la chaumière mal tenue des sept nains et dans l'ombre des frondaisons, retrouver Blanche-Neige ? Un bruit, soudain !... Et ce n'est qu'un écureuil qui saute de branche en branche.

Lest aussi des lieux où le chasseur peut se livrer à son sport favori. Les landes lui offrent un gibier de choix. Et c'est la gibecière garnie qu'il rentrera au crépuscule vers la maison champêtre qui l'attend accueillante.

CAR la maison française et la famille qui vit sous son toit sont accueillantes. La confiance du Français pour l'homme qui passe est grande. Il est rare qu'il soit refusé un service au voyageur en difficulté. Et sous des dehors parfois divers, au hasard des régions et des tempéraments, toujours le cœur a le dernier mot.

DISONS enfin combien la France est facile à parcourir dans tous les sens. Nos chemins de fer, nos voitures ferroviaires sont parmi les plus confortables et les plus rapides de l'Europe. Nos routes sont excellentes et les statistiques montrent que la moyenne annuelle des accidents est beaucoup moins élevée qu'en d'autres pays.

DOUCÉ France ! Eh oui, pourquoi pas ? Pourquoi hésiterions-nous par je ne sais quelle vainve humilité à reconnaître, à proclamer que notre pays vaut bien qu'on l'aime ?

Loin de nous la pensée d'affirmer du haut de ces lignes que la France possède les seules merveilles du monde. Ailleurs aussi, des beautés grandioses existent. Ailleurs aussi on peut ne point frapper en vain à la porte de l'habitant. La couleur du drapeau, le langage et la frontière n'ont rien à voir avec la générosité des âmes.

MAIS ce que nous voulons établir ici, sans morgue et sans orgueil, c'est que la France en aucun cas ne mérite qu'on la dédaigne.

CEST que la France est trop souvent inconnue ou méconnue de ceux qui ne rêvent que de randonnées hors frontières et croient qu'ils découvriront chez d'autres nations des magnificences qui sont peut-être voisines de leur logis.

CEST qu'il faut enfin affirmer que nous avons chez nous, partout ce que d'autres recherchent et qu'ils viennent retrouver en notre pays. Dès lors, aurions-nous des excuses d'ignorer ce que les étrangers veulent découvrir ?

Là France est belle, ne la boudons pas, car nous n'avons rien à envier aux autres; la nature a doté la France de sites enchantés et il ne dépend que de nous d'utiliser le temps des vacances pour les mieux connaître et de savoir jusqu'à quel point ils méritent cette louange que lui décerrait le passé : Douce France, et cet éloge du poète italien :

FRANCE, sans toi, le monde serait vide et la place que tu occupes est irremplaçable.

AU NORD.— Nous avons laissé les Alpes. Nous avons rencontré les Vosges pleines de souvenirs. L'Alsace, la Lorraine, Strasbourg, Colmar et tant de cités qui ont leur nom inscrit dans l'histoire.

Nous sommes à Lille où beaucoup d'entre nous iront cette année visiter la magnifique Exposition du Progrès Social.

Ils y trouveront un exposé clair et précis de toute l'histoire sociale.

Chaque Pavillon, chaque Stand, chaque Section seront autant de pages au livre ouvert de la chose sociale.

Il faut voir l'Exposition du Progrès Social de Lille-Roubaix.

Quel plus beau but de vacances pour des ouvriers syndiqués chrétiens ?

AU SUD-EST.— La Côte d'Azur a beaucoup souffert de sa réputation de luxe éhonté.

Mais les couleurs d'un décor de rêve ne sauraient être ternies par des hommes pour qui le mot Vacances est trop souvent synonyme de libertinage.

Il n'en reste pas moins quelques villages au bord de la Méditerranée où vivre même quelques jours seulement est bon.

Quittons la Côte d'Azur; remontons. Voici les Alpes, aux sommets toujours blancs, aux excursions magnifiques et l'alpinisme réserve des joies saines à celui qui accepte le rude bonheur d'accéder aux cimes difficiles.

Le Pays Basque

par

Robert DARRIGOL



Quel est celui qui n'a entendu vanter les charmes du Pays Basque ! Il nous faut aujourd'hui reprendre ce même thème. Nous le ferons simplement en nous contentant de laisser guider notre plume par notre cœur et nos souvenirs.

Du Pays Basque ce que l'on connaît le mieux, c'est la côte. Plus que les Français, les Anglais et les Américains ont fait sa réputation.

De Bayonne à Hendaye en passant par Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, la route longe la mer qui vient s'écraser violemment ou s'étaler doucement sur les blocs de roche ou sur les plages de sable fin.

De ces plages, le paysage que l'on découvre est curieux et féérique : à l'ouest, l'horizon se perd dans la mer aux tons argentés, où vers le soir, le soleil couchant semble s'engouffrer ; au sud-est, les Pyrénées, la Rhune, les Trois Couronnes, d'autres encore ; au nord les plages landaises étaient le long de la côte leurs immenses bandes de sable, bordées de pins aux troncs rugueux ; au sud : ... l'Espagne, ou plutôt non, le Pays Basque Péninsulaire : Fontarabie, Irun.

Qui se lasseraient de contempler ce pays de la légende où mer et montagne font partie d'un seul et même site ; qui n'aimeraient ce ciel si bleu, cette mer, tantôt furieuse, tantôt paisible, toujours si belle ! ! !

Mais le Pays Basque n'est pas seulement la Côte Basque. Pénétrons à l'intérieur des terres et visitons ce qui, vraiment, est le Pays Basque.

Villages essaimés dans ces collines verdoyantes ou accrochées aux monts pyrénéens. Villages aux blanches maisons recouvertes de l'immense toit de tuiles rouges.

Villages à l'église ancienne, où le fronton tient la place d'honneur.

Nombreux sont ces villages que nous pourrions dépeindre : Espelette, le village le plus coquet; Ainhoa sur la frontière ; Sare, Saint-Pée, Ascaïn ; plus à l'intérieur : Baïgorry, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Palais, Mauléon ; ces trois derniers centres, plus importants certes, mais conservant le caractère éminemment basque.

Nous pourrions ainsi continuer notre énumération, elle n'apportera rien de nouveau.

Dans sa province, le père devait tout ignorer, la petite institutrice aussi. Et l'ingénieur se félicitait de ce qu'il n'aurait point à annoncer à sa brillante fiancée, ses origines modestes, en même temps qu'il s'approvait d'éviter pour le moment une peine inutile à la petite institutrice romantique qui devait l'espérer.

Vint le fameux soir de ces fiançailles expéditives. Le faste de la jeune femme, son charme un peu étranger, son élégance, avait marqué l'âme de notre héros d'un trouble sentiment où il avait cru, où il était persuadé, y avoir découvert l'amour.

Très tôt il s'était habillé, impatient, nerveux, et il fallut tout de même qu'il se l'avouât, la conscience un peu inquiète.

Un coup de téléphone devait l'aviser du rendez-vous, car il était entendu que tout, ce soir-là, devait être surprise.

... La surprise, hélas, devait être d'une autre sorte.

Ce ne fut pas un coup de téléphone, mais un pneumatique qui survint.

Nous préférons, délaissant le pays, donner un aperçu de sa vie, de la vie des Basques.

Marins de la côte, cultivateurs des terres, ou bergers des montagnes, leurs traits caractéristiques sont physiquement et moralement les mêmes.

Physiquement : secs, nerveux, élancés, rudes à la tâche, enthousiastes aux jeux.

Moralement : foncièrement chrétiens, traditionalistes au bon sens du terme, donnant difficilement leur amitié, mais quand ils la donnent, ils le font totalement ; honnêtes et loyaux.

Tels sont les Basques.

Leur vie, toute faite de rude labeur, connaît le dimanche une détente totale. Il est curieux de les voir en longues théories descendre de leur ferme, souvent perdue, à des heures de marche dans la montagne, pour aller à la messe et aux vêpres.

Après les cérémonies religieuses, les plus jeunes organisent une partie de pelote à laquelle participent parfois le vicaire ou le jeune curé, et sous l'œil impitoyable des anciens, la partie s'engage.

Elle se déroulera selon des règles bien établies. Certains points seront commentés et pour le touriste il est toujours curieux d'écouter parler ou discuter en cette langue basque à la provenance et aux racines mystérieuses, si riche en sonorités et en mots.

La partie terminée, les pelotaris se dirigeront à pas tranquilles vers leurs maisons aux poutrelles saillantes du bourg ou vers la ferme. Dans la nuit tombante ils regagneront la maison, en chantant ces vieilles mélodies aux paroles simples, à la musique un tantinet mélancolique.

Un « irritzina » (cri guttural prolongé), réveillera de temps en temps, la nature endormie.

Le soir, au coin du feu, sur le banc de bois, autour de l'âtre immense, il commenterà pour le grand-père ou la grand'mère, les faits de la journée, lira le journal en langue basque.

Tel est ce pays, tels sont ces hommes, telles sont ces coutumes, ces traditions, qui font du Pays Basque un des coins de notre belle France où il fait si bon vivre.



Type de village basque

UN CONTE ? PEUT-ÊTRE...

(Suite de la page 2)

Surpris, commençant d'être inquiet sans savoir trop pourquoi, il ouvrit et lut...

Elle lui demandait pardon, elle avait cru l'aimer, elle s'était trompée. Elle n'était pas la femme qu'il lui fallait. Qu'il ne l'attendait pas, qu'il ne cherchait point à la revoir. C'était fini du beau roman... »

...Or, quand l'orgueil blessé se fut apaisé, ce fut une étrange douleur, faite d'un peu de désillusion et d'un commencement de repentir, qu'il ressentit.

Et puis, sans réfléchir, il bondit dehors, prit un taxi et se fit conduire chez l'infidèle amie. Comme il allait arriver et payer son chauffeur, il vit démarrer une splendide torpède toute blanche, et dedans, aux côtés d'un homme qu'il avait déjà entrevu dans

le sillage de celle dont il avait cru à la sincérité et à l'amour.

Les semaines passèrent et le père, en sa province, et la petite institutrice en son école, s'inquietaient d'un silence plus long que d'habitude.

... Or, un matin, avec le soleil qui naissait, de la gare provinciale, un jeune homme débarqua. Un à un il retrouva les souvenirs qu'il avait cru oubliés pour toujours et recommença de les rimer.

Ce fut, sans y songer, qu'il se trouva sur le chemin de l'école et qu'il y rencontra la petite institutrice se rendant vers ses élèves.

Mais ce matin-là, les élèves attendirent en vain, et la directrice se mit en grande colère car on était au temps des examens.

Seulement, dans la maison familiale, où le vieux « métallo » venait de retrouver son fils et de connaître que la dernière de ses espérances, et la plus belle, allait se réaliser, il régnait une grande joie.

Jean RICHARD.

FIN DE JOURNÉE

VOICI que l'heure est venue, mes camarades, des repos logiques. Nous sommes ensemble au soir de cette dernière journée de travail.

Le temps est arrivé des heures revivifiantes durant lesquelles on oubliera l'outil, et l'atelier, pour regarder le monde dans ses spectacles les plus vrais et les plus grands, pour retrouver à même la splendide nature, des raisons à la tâche qu'il faudra reprendre, et au retour vers la cité harassante.

Il faut s'évader du quotidien horizon, envisager autre chose que les contingences ordinaires, se donner l'illusion d'être un autre homme dans un autre décor. Il faut oublier. Oublier le chemin et la vision de l'usine, l'atmosphère pesante, les heures inexorables, toutes les peines qui font que le travail est une condamnation humaine en même temps que le premier moyen pour l'homme, de sa rédemption.

Vous allez partir, mes camarades. Qu'importe où vous irez, loin ou près, à la campagne, à la mer, à la montagne ? Qu'importe la maison qui vous accueillera, famille, amis, hôtel ? L'essentiel est de partir, de franchir la frontière de la cité trop connue et de découvrir qu'il existe, ailleurs, une vie différente, des individus autres que notre vie, que nos voisins. Voilà le principal.

Observez alors vis-à-vis de vous-mêmes, une sorte d'inconnu que vous vous ferez un devoir de respecter strictement. Ne vous reconnaissiez plus ouvriers des

usines, habitants des villes surchargées d'êtres. Mais découvrez-vous une autre personnalité. Soyez pêcheur, laboureur, ou montagnard, ou simplement flâneur. Accordez-vous le droit de vivre comme vous eussiez aimé vivre si vous en aviez eu le loisir au moment de vos réves.

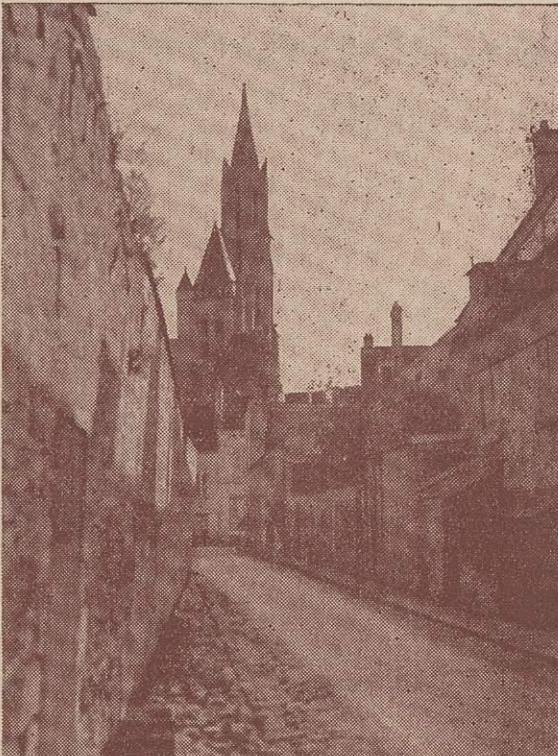
Vous n'êtes plus l'ouvrier de l'usine, ni l'habitant de la cité. Vous êtes M. X., voyageant hors de sa vie coutumière, pour son plaisir. Goûtez le monde nouveau que vous découvrirez. Aimez les paysages qui s'offriront à vous dans l'enthousiasme de leurs couleurs, et la chaumiére et le château qui témoignent du passé.

Rencontrez le paysan, autre camarade d'une autre tâche et le pêcheur et la vieille femme au bord de son logis.

Enfin surtout, goûtez plus intégralement la joie familiale. Soyez aux vôtres, chefs et pères de vos familles.

Il faut, lorsque vous reviendrez, sentir que vos journées de congés ont refait de vous un homme aux forces neuves. Il faudra que vous ayez quelque chose à regretter de vos vacances. Car il est un signe qui ne trompe pas, si vous rentrez sans nostalgie.

Si vous revenez, ayant aussitôt oublié les heures écoulées et si vous vous replongez dans votre travail sans songer à telle journée plus douce, à telle joie, à tel plaisir, à tel sourire de l'un des vôtres, vous aurez manqué vos vacances.



N'est-elle pas le plus vrai symbole de la paix des soirs après la dure journée laborieuse, cette petite rue provinciale que beaucoup retrouveront avec joie durant les vacances.

Avant de clore cette dernière « fin de journée » de l'année ouvrière, je songe à ceux que les circonstances internationales vont sans doute obliger, aux termes d'un récent décret-loi, à retarder leurs vacances jusqu'en septembre.

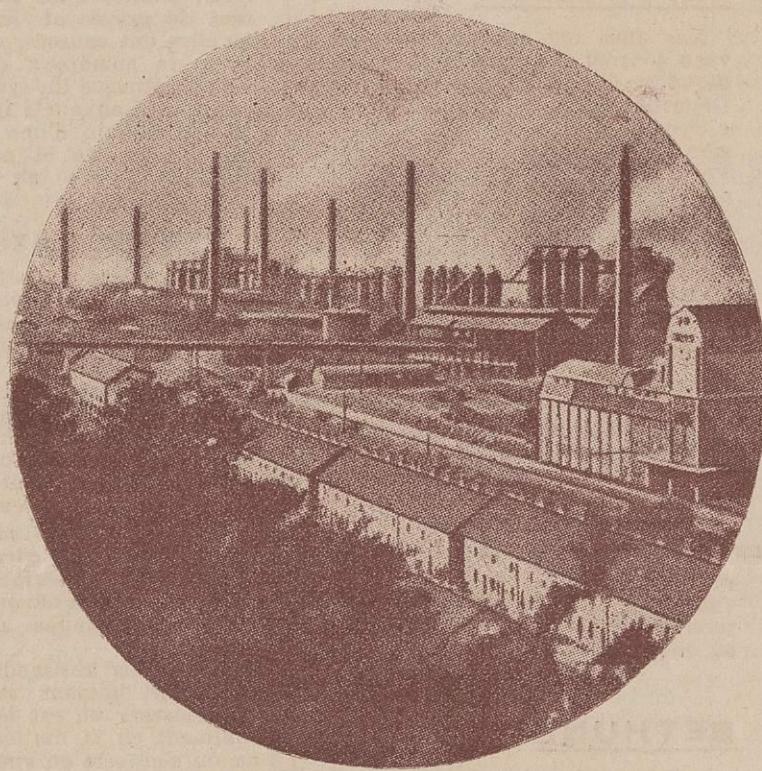
Sans doute, les raisons évoquées sont-elles d'ordre capital. Je ne veux pas en disconvenir ici. Seulement, je constate une fois de plus que la classe ouvrière se voit à nouveau lésée dans un droit qu'elle a depuis peu de temps acquis : celui des congés payés.

On ne peut pas, en effet, ou-

blier ou méconnaître cette réalité qu'il est un temps pour les vacances et que ce temps ne peut se situer à n'importe quel moment du calendrier.

Puisque les circonstances l'exigent et qu'à nouveau on fait appel à la classe ouvrière pour aider au salut du monde et de la paix, du moins peut-on espérer que des compensations interviendront en faveur de nos camarades qui devront au cours de ces mois habituellement consacrés aux repos annuels, assumer à l'usine, la nécessaire et écrasante relève de la paix.

LE COMPAGNON.



1939. Nous connaissons à nouveau les réunions syndicales marquées par la fatigue trop lourde du travail.

Les Métallos font 45, 50 ou 60 heures, et, la fatigue se lit le soir dans les regards plus éteints, dans les attitudes plus lassées, dans la manière de s'asseoir, le corps s'écroulant sur la chaise d'un seul coup, les muscles trop raidis refusant d'accomplir ce geste en souplesse.

Vacances ouvrières

par Gérard ESPERET

Les Métallos font 45, 50 ou 60 heures. Les départs matinaux, les rentrées tardives, ont à nouveau exilé le père de famille en dehors du foyer, le privant de la présence de ses enfants, et ces derniers ne voient plus leur papa que le dimanche.

Ces fatigues, ces absences, nos camarades les ont acceptées dans l'intérêt de la défense du Pays, et ils ne regrettent rien, encore qu'ils désireraient avoir une certitude plus grande du bon emploi qui en est fait.

Les nouvelles conditions de vie qui leur sont faites vont leur permettre d'apprécier doublement les congés payés qui, nous l'espérons, seront à la mesure des longues semaines qui leur sont actuellement demandées, si nous nous en tenons à l'interprétation qu'à bien voulu nous donner M. le Ministre du Travail.

Les deux semaines tant attendues apporteront aux bénéficiaires, un repos bien gagné et absolument nécessaire, elles leur permettront

surtout de vivre quelques jours en famille, dans la vraie joie.

Partir sur la grève ou à travers champs, avec les siens, respirer un air pur, détendre des muscles trop raidis, chanter à pleine gorge au long des chemins ; vivre enfin, c'est ce à quoi ont droit les Métallos.

N'oublions pas cependant qu'il en est qui, nombreux, verront partir les autres, et ne pourront eux-mêmes s'évader. Salaires trop bas, lourdes charges de famille, sont les raisons majeures qui s'opposeront aux vacances familiales, pour l'obtention desquelles il y a encore beaucoup à faire.

Aux Métallos heureux, demandons pendant les journées de détente, d'avoir une pensée pour ces camarades défavorisés. Cette pensée ils la complèteront par une promesse faite à eux-mêmes de continuer à militer sur le terrain syndical pour que l'année prochaine la joie de tous soit plus grande parce qu'elle sera entièrement partagée.

Avec les agents de maîtrise à Dives-sur-Mer

Appelé à prendre la parole, avec notre camarade J. Botton, au cours d'une réunion d'information organisée par la section de Dives-sur-Mer, je suis heureux de proclamer dans ce journal la joie que j'ai éprouvée dans ce contact avec nos amis de province.

Sous l'active impulsion de notre camarade Jaquemin, militant déjà ancien de nos organisations, secondé dans sa tâche par le camarade Girard, du Syndicat des ouvriers et des représentants non moins sympathiques, que je n'expose de ne pas citer, l'organisation de cette réunion a été parfaite.

Les conversations privées que j'ai pu avoir en marge de la réunion publique, m'ont permis de constater l'effort considérable accompli par nos camarades qui sont imprégnés de l'esprit syndical au plus haut point.

Je ne veux pas entrer dans le détail de ce que fut cette soirée de travail, mais quelques traits principaux me paraissent devoir être mis en avant.

D'abord, le dévouement des syndiqués ou sympathisants, à sacrifier les quelques heures de repos que leur laisse, dans ce coin charmant de Normandie, la dure tâche qu'ils accomplissent au long du jour pour venir en famille, témoigne leur attachement à la C.F.T.C.

N'est-il pas remarquable le geste accompli par certains d'entre eux, qui assistèrent à la réunion, quelques instants seulement après avoir quitté leur poste à l'usine, et qui durent parcourir 12 à 15 kilomètres à bicyclette, au cours de la nuit pour rejoindre leur famille ?

Ensuite, et je m'excuse si la moitié de nos amis de Dives doit en souffrir, il m'a été particulièrement agréable de constater l'esprit de camaraderie qui existe entre les agents de maîtrise et les employés et ouvriers. Cet esprit que nous aimions voir se développer dans bien des centres industriels, est pour nous le meilleur gage de succès dans la voie que nous nous sommes tracées.

Ensuite, et je m'excuse si la moitié de nos amis de Dives doit en souffrir, il m'a été particulièrement agréable de constater l'esprit de camaraderie qui existe entre les agents de maîtrise et les employés et ouvriers. Cet esprit que nous aimions voir se développer dans bien des centres industriels, est pour nous le meilleur gage de succès dans la voie que nous nous sommes tracées.

Puissent d'autres centres imiter cet exemple plein d'encouragement et de réconfort.

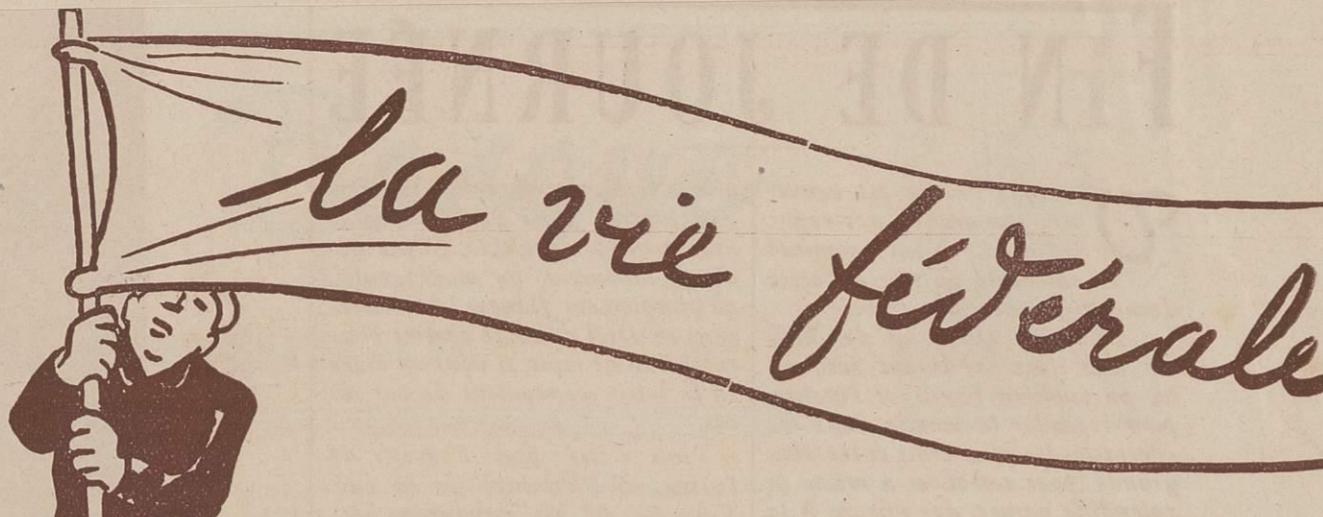
H. GALTIER.

MANCHE CHERBOURG

Un départ

Le 23 juin dernier, les métallos adhérents au mouvement syndical chrétien s'étaient rassemblés pour exprimer à leur secrétaire et ami, Gérard Esperet, leur reconnaissance pour le travail qu'il a accompli au sein du syndicat pendant plusieurs années.

Les ouvriers métallurgistes « sans être les seuls » sont de ceux qui n'oublient pas et lorsqu'un des leurs, comme l'a été et le demeure Gérard, les quitte, ils en éprouvent une peine réelle. C'est ce qu'a traduit Charles Levanoy, trésorier du Syndicat, dans l'allocution qu'il prononçait au cours du vin d'honneur qui était offert au militant infatigable que fut Gérard Esperet pendant le temps qu'il a passé à Cherbourg.



NORD

A propos des sentences surarbitrales

Le 20 mai dernier, M. Cazes, président du Tribunal Civil de Lille rendait une sentence accordant certains pourcentages d'augmentations des salaires de la métallurgie.

Enfin, Gérard, en des termes que la plume ne peut transcrire, redit à tous combien il était touché des marques de sympathie qu'il venait de recevoir et après avoir indiqué les raisons de son départ, il demandait à tous de continuer le travail commencé, comme il allait lui-même dans la région parisienne s'efforcer de se mettre au service de la classe ouvrière en aidant à s'organiser par le développement de notre action syndicale chrétienne.

Servir là où la Providence nous appelle, faire son devoir un peu mieux chaque jour, ne jamais se laisser rebuter par les difficultés ou les insuccès, telle est la marque distincte des hommes de notre esprit.

Le chant de « l'An-Revoir » clôture cette émouvante et fort belle réunion qui marquera dans les annales du Syndicalisme Chrétien de Cherbourg.

Pour que le travail si bien commencé par Gérard se poursuive, les Métallos sauront s'atteler à la besogne, ainsi ils montreront à leur dévoué camarade et ami qu'il n'a pas œuvré vain.

A Cherbourg, le syndicat de la métallurgie continue.

Le 30 juin, une importante réunion d'étude avec M. Costabelle, mettait en évidence l'importance de la formation syndicale. Les camarades présents fort intéressés par l'exposé de notre conférencier, se promettent plus que jamais d'en poursuivre le développement, car ils veulent acquérir la compétence qui leur permettra d'avoir une action plus efficace et cela en vue de mieux servir le mouvement et par là la classe ouvrière dont ils veulent défendre les intérêts et sauvegarder la dignité.

Chaque syndiqué pourra donc se rendre compte de l'action de notre Fédération, ce sera un lien entre tous les Métallos, animés de notre idéal qui à travers la France, militent pour conquérir la classe ouvrière, afin de lui donner un véritable syndicalisme professionnel.

Tous lisons notre journal et faisons-le lire.

Paul SAVARY.

Nos réunions

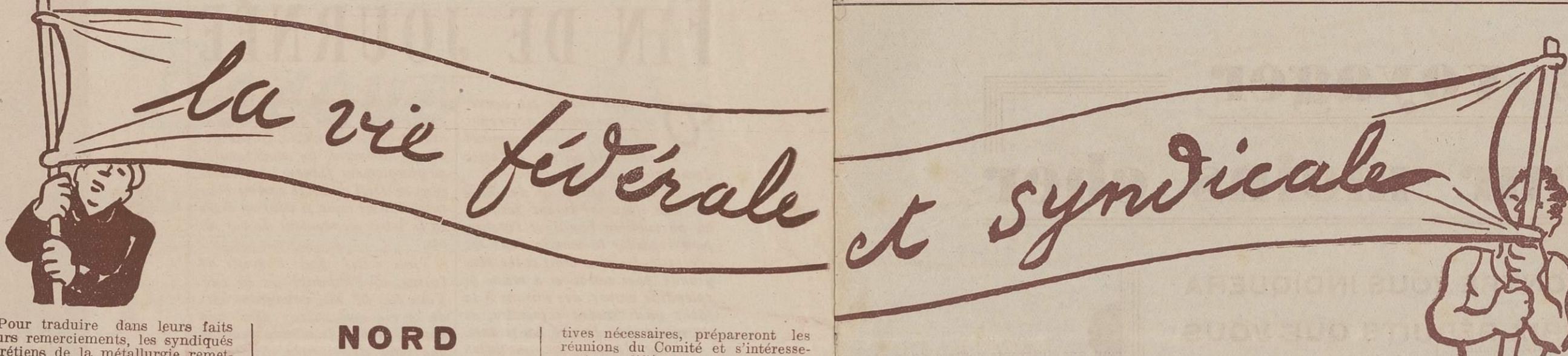
Le bureau de la Métallurgie s'est réuni le 18 juillet à 20 heures, en vue de préparer le conseil qui s'est tenu le lundi 24 juillet à 20 heures au siège du Syndicat.

Clotaire DELVAUX.

BETHUNE

Réunion du Comité régional du 25 Juin 1939

Seuls les syndicats de Béthune et Ilbesques sont représentés. D'un commun accord, il est décidé qu'Emile Lair, secondera M. Beck. Dorénavant, ceux-ci se réuniront chaque mois, prendront les initia-



SAONE-ET-LOIRE

LE CREUSOT

Réunion interdépartementale des militants de la métallurgie du 2 juillet

Salle du Café de l'Industrie, 9 heures du matin, les délégués arrivent pour la première séance de travail qu'ouvre à 9 h. 15, Jean Duchene, Secrétaire du Syndicat de la Métallurgie de Gueugnon, après avoir adressé à tous un très paternel salut, il passe, en premier lieu la parole à Eugène Pelletier, Président du Syndicat de la Métallurgie du Creusot; ce dernier indique qu'il lui appartenait, au nom de ses camarades, de souhaiter la bienvenue aux militants venus des départements voisins pour participer aux travaux de la journée, nous sommes, dit-il, très sensibles à l'honneur qui nous est fait, nous ne méconnaissions pas l'intérêt que peut susciter notre centre industriel, son importance ne peut être négligée et nous nous efforcerons par une action permanente d'augmenter l'importance de nos effectifs et, aussi, d'étendre notre influence.

Robert Beduneau, Secrétaire général de l'Union Départementale de Saône et Loire, donne ensuite quelques précisions pour l'échange de vues qui va commencer, il fait écho aux paroles de Pelletier et pense qu'il faut, en effet, pour l'accomplissement du travail syndical entrepris au Creusot, nous employer à le mener à bien malgré les obstacles et les difficultés dont nous ne sous-estimons pas l'importance.

Coulon, de Chalon sur Saône, Secrétaire du Syndicat de la Métallurgie, résume ce qui a été fait depuis les deux dernières années par les métallurgistes de Chalon, des résultats fort appréciables ont été obtenus et l'action se poursuit avec succès dans les entreprises de la localité, plus particulièrement au Petit Creusot, qui occupe la partie du Syndicat de la Métallurgie du Creusot.

À 14 h. 15, notre camarade Coulon invite les délégués à reprendre les travaux si bien commencés la matinée.

C'est Copnet du Creusot qui dit sa joie de voir cette réunion se tenir dans leur Ville.

Rameau rappelle, ensuite, la création du Syndicat et il a la conviction qu'avec la persévérence les métallurgistes groupés dans le Syndicat Chrétien obtiendront d'appréciables résultats. En développant nos effectifs, dit-il notre influence ne peut qu'augmenter si nous savons garder notre confiance dans notre mouvement.

La situation du Creusot, après l'exposé de Rameau, va soulever certains problèmes d'organisation intérieure et, notamment, faire apparaître les possibilités en même temps que la nécessité de constituer une Union Locale.

Dans la discussion qui s'ouvre à cet effet nos camarades Morin, Beduneau, Bouliquaud de la J.O.C., Périmo et Pelletier, interviendront tour à tour pour donner leur point de vue ; Coulon chargé d'appliquer le programme, passe la parole à J. Botton de la Fédéra-

impressions ; nous regrettons de ne pouvoir rapporter les paroles de nos camarades, cependant, nous retiendrons combien elles marquent l'amitié profonde qui unit les Syndicalistes Chrétiens.

Excellent journée qui fait mieux apparaître l'importance de la besogne accomplie et c'est grâce à ce travail que cette manifestation a pu avoir lieu, aussi, confiante dans l'avenir de notre mouvement, les mains se serrent pour un proche au revoir, chacun se promettant de faire demain mieux encore pour que s'établisse entre les hommes une réelle et féconde collaboration, sans laquelle il ne saurait y avoir de véritable PAIX.

J. B.

La vie internationale

Malgré les difficultés du moment, nos organisations s'emploient à maintenir des liens entre les différents mouvements syndicaux chrétiens qui subsistent en Europe. A cet effet, l'Union Internationale des syndicats chrétiens de la Métallurgie, tiendra les 17 et 18 août, dans la ville Suisse de Zurich, un congrès auquel participeront outre notre pays, la Belgique, la Hollande, la Pologne, la Hongrie, la Yougoslavie, le Luxembourg et la Suisse.

NOTRE CARNET

NAISSANCES

Nous apprenons la naissance de Michelle Guenanen, fille de notre camarade du Syndicat de la Métallurgie de Saint-Brieuc. A cette occasion, nous sommes heureux d'adresser à Madame Guenanen nos félicitations et nos vœux pour sa santé et celle de la petite Michelle et complimenter notre camarade pour cet heureux événement.

Le foyer de notre camarade Urvois, de la métallurgie de Saint-Brieuc, nous avons le plaisir d'annoncer l'arrivée de Marie-Annick, et avec les heureux parents, que nous félicitons bien vivement à cet effet, nous nous réjouissons de cette heureuse naissance et nous souhaitons santé, joie et bonheur à la petite Marie-Annick.

Nous sommes heureux d'apprécier la naissance d'un petit Robert au foyer de M. et Mme Blanchard, du Syndicat de Saint-Brieuc.

Nous leur offrons nos bien sincères félicitations et nos meilleurs vœux de santé pour le cher bébé.

Nos camarades de Soissons nous annoncent la naissance du petit Claude, chez DELMAS Godimus, membre du Conseil du Syndicat de la Métallurgie. Nos félicitations aux heureux parents et nos vœux pour la santé du bébé.

DÉCÈS

Mme Game, employée au Secrétariat de notre Fédération, vient de perdre son mari. A cet effet, « L'Ouvrier Métallurgiste » lui adresse l'expression de ses bien vives condoléances.

Nous apprenons le décès de Pierre Despierres Hervé, frère de notre camarade Eugène Hervé, Secrétaire du Syndicat de la Métallurgie de Soissons. Où il veuille trouver ici, ainsi que sa famille l'assurance de nos plus vives condoléances pour le deuil qui frappe

nos meilleurs militants.

Imprimerie Centrale
12, rue St-Siméon,
Bordeaux.

Le Gérant: Henri SINJON.

Vous pouvez voyager pour moins cher

LE TABLEAU CI-CONTRE VOUS INDIQUERA
LES BILLETS A PRIX RÉDUITS QUE VOUS
POURREZ OBTENIR A DES TITRES DIVERS

BILLETS	RÉDUCTIONS		DESTINA-TIONS	VALIDITÉ	FACILITÉS DE PROLON-GATIONS	PÉRIODES de Délivrance	MINIMUM de Parcours
	ADULTES	ENFANTS 4 à 10 ans					
BILLET DE SÉJOUR							
Consultez dans les gares la liste des stations balnéaires, thermales et climatiques.	20 à 25 %	60 à 62,5 %	Station balnéaires, thermales et climatiques.	40 jours	2 fois 20 jours moyennant paiement de 10 % du prix initial par prolongation.	Du 15 mai au 30 sep.	300 km. retour compris.
BILLET DE FAMILLE							
2 personnes paient place entière. Font partie de la famille les descendants et leurs conjoints, les descendants et leurs conjoints, ainsi que les serviteurs. La famille peut voyager dans des classes différentes.	75 % à partir de la 3 ^e pers.	87,5 %	Toutes destinations.	40 jours : (billets délivrés du 1 ^{er} oct. au 29 mai). 3 mois : (billets délivrés du 30 mai au 30 sept.). (sans dépasser le 15 novembre).	2 fois 20 jours moyennant paiement de 10 % du prix initial par prolongation. Sans prolongation.	Toute l'année	300 km. retour compris.
BILLET DE GROUPE							
Pour tout groupe de 10 personnes voyageant ensemble à l'aller et au retour. Toutefois, pour 7, 8 ou 9 personnes, il est encore avantageux de prendre un billet de groupe et de payer pour 10. Le groupe peut voyager dans des classes différentes.	50 %	75 %	Toutes destinations.	20 jours 40 jours pour les groupes en provenance de l'étranger, de la Corse, de l'Afrique du Nord ; à destination de la Corse et de l'Afrique du Nord.	Sans prolongation.	Toute l'année	Aucun
BILLET DE CONGÉ POPULAIRE							
en 3 ^e cl. exclusivement, délivré sur présentation d'un carnet d'identité spécial.	40 %	70 %	Toutes destinations 5 jours de séjour minimum.	31 jours. 60 jours pour les personnes en résidence dans les pays extra-européens.	Sans prolongation.	Toute l'année	200 km. retour compris.
BILLET DE WEEK-END							
Au départ de toutes les gares, pour les stations balnéaires, thermales et climatiques.	50 %	75 %	Stations balnéaires, thermales et climatiques.	3 jours 1/2 pour les parcours infér. à 700 km. (retour compris) 4 jours 1/2 à partir de 700 km. (retour compris)	Sans prolongation. Sans prolongation.	du 8 avril au 16 octob. 1939	Aucun